ALBIN MICHEL

Patrick Delaroche

Adolescents à problèmes

025778692

1

DL- 25.03.2000 37850

Adolescents à problèmes

8
D1
2000_99258

DL- 25.09.2000 37850

Du même auteur

On a rendez-vous chez le psy,
Retz-Pocket, 1995.

Parents, osez dire non !
Albin Michel, 1996.

Le psychodrame psychanalytique individuel,
Bibliothèque scientifique Payot, 1996.

De l'amour de l'autre à l'amour de soi.
Le narcissisme en psychanalyse,
Denoël, 1999.

Doit-on céder aux adolescents ?
Albin Michel, 1999.

Adolescence, enjeux cliniques et thérapeutiques,
Nathan, 2000.

Dr Patrick Delaroche

Adolescents à problèmes

Albin Michel

Collection « Questions de Parents »
dirigée par Mahaut-Mathilde Nobécourt

Tous droits réservés.

© Éditions Albin Michel S.A., 2000
22, rue Huyghens, 75014 Paris

www.albin-michel.fr

ISBN : 2-226-11723-7
ISSN : 1275-4390

BnF
PHS

À la fin d'une émission de télévision consacrée aux difficultés psychologiques des adolescents et traitant aussi bien des conflits avec les parents que des accidents psychiatriques, un journaliste conclut, sans que l'on puisse lui répondre, qu'on venait de traiter un aspect tout à fait partiel de l'adolescence et que la grande majorité des jeunes passait ce cap sans conflit majeur.

Ce livre s'adresse d'abord aux parents qui pensent comme lui et se laissent surprendre par une crise qui les déconcerte et parfois même les déstabilise.

L'adolescence ne se résume pas à la crise, elle correspond aussi à un processus inconscient qui peut se simplifier en deux mouvements opposés et complémentaires. Le premier, le *défi adolescent*, pousse à se dépasser soi-même, à dépasser ses parents avec leur propre assentiment car ceux-ci projettent dans leur enfant l'espoir de changement qu'ils n'ont pu réaliser. Le défi, c'est l'acte parfois provocant dont on est fier parce qu'on le réalise seul et que c'est la première fois. Bien entendu, le défi ne va pas sans risques et il faut les assumer pour avancer. Le second mouvement, le *deuil*, se produit au même moment ou avec un certain décalage. Autant le premier s'adresse à l'autre, autant celui-ci se retourne sur soi : il réalise le deuil de l'enfance et de ses sortilèges, mais aussi il consiste à assumer son histoire, à la reconnaître pour la faire sienne, c'est-à-dire irréductiblement unique et différente.

La coexistence pas toujours pacifique de ces deux mouvements explique les changements soudains et variés qui caractérisent l'humeur et les goûts de l'adolescent. Rien d'anormal dans tout cela, même si souvent l'amour du risque ou la propension au spleen peuvent inquiéter à juste titre. Parfois, en revanche, l'un des deux prend des proportions inquiétantes, qu'il s'agisse de délinquance ou, à l'opposé, de dépression. Il faut non seulement consulter mais prendre des mesures indispensables.

La pathologie psychique de l'adolescence est donc spécifique : qu'elle tente de le rompre ou qu'elle en constitue un avatar, elle est inséparable de ce *processus*, et il est indispensable que le traitement en tienne compte en restant souple. Chaque accident, chaque maladie exagère parfois à l'extrême l'une des faces du processus et réprime du même coup l'autre : la délinquance, par exemple, caricature du défi, cherche à nier et à éviter le retour sur le passé et le deuil de l'enfance ; de la même façon, la dépression est un refus ou un ratage du désir d'émancipation. Dans chaque cas, il faut donc laisser s'exprimer la vitalité potentielle et se demander pourquoi le processus normal a échoué avant de soigner cet échec médicalement.

La méconnaissance ou la négation par les parents des problèmes que leur enfant doit résoudre à cette période peut laisser s'installer insidieusement une absence de dialogue véritable qui risque d'être brutalement interrompue par un drame : prise de drogue, crise délirante, anorexie mentale ou tentative de suicide. Or, si ce drame peut être surmonté avec une aide appropriée, c'est aussi parce qu'il oblige les uns et les autres à renouer avec la parole et que le dialogue permet d'intégrer l'accident en question dans le mouvement même de l'adolescence.

Ce livre a donc aussi l'ambition de prévenir ou de limiter ces catastrophes en tentant d'expliquer aux parents ce qu'est l'adolescence en profondeur. L'expérience m'a montré, en effet, que ces parents-là n'étaient pas plus « mauvais » que d'autres. Leur propre histoire est souvent responsable de leur cécité ou de leur

surdité psychique. Ils demandent les explications qui leur ont manqué en coopérant avec les psychologues et cet échange leur permet de prendre de la distance, d'accepter de se remettre en cause et de progresser car, bien souvent, ils n'ont pas vécu une véritable adolescence.

Le psychologue a donc besoin de l'aide et de la compréhension des parents. C'est pourquoi ce livre se veut un guide. Il décrit, classe et tente de remettre un peu de clarté dans le désordre apparent des troubles pour faire la part de ce qui revient à l'adolescence elle-même et qui ne se soigne pas. Dans la plupart des cas d'ailleurs, le dynamisme de l'adolescence explique qu'une ou quelques consultations d'un psychanalyste suffisent pour que les choses rentrent dans l'ordre. Cela peut prévenir une crise plus grave et éviter bien des erreurs. Il ne s'agit donc pas d'une médicalisation ou d'une psychiatrisation des problèmes, bien au contraire. Cela étant dit, si nos adolescents sont fragiles et si les problèmes psychologiques et psychiatriques remplacent les rites de passage de l'enfance à l'âge adulte, c'est peut-être un fait de société qu'il faut assumer.

L'intérêt des psychanalystes pour l'adolescence ou les adolescents arrive donc sans doute à point nommé dans notre histoire. Mais il est vrai aussi que la psychanalyse a des affinités certaines avec l'adolescence : même chez l'adulte, on peut dire qu'elle rouvre le processus d'adolescence. En laissant s'exprimer les pulsions et le désir, elle lance un défi aux répressions de l'enfance, mais elle permet aussi de faire le deuil des échecs. C'est que tout au long de son déroulement, elle relance l'imagination et les idéaux tout en permettant d'assumer la solitude de l'être humain, être humain en devenir dont elle cherche, comme la véritable adolescence, à faire un adulte.

La première partie de ce livre traite de la norme. Elle a une importance considérable pour l'adolescent(e) qui cherche constamment des repères. Norme physique, biologique même mais aussi corporelle et esthétique, norme morale et en particulier sexuelle

enfin. La puberté, sans être le seul, est un des éléments déclenchants du processus. Le second élément, abordé dans la deuxième partie, étant la « contrainte à l'émancipation », contrainte paradoxale car émise par les parents à leur corps défendant. Cette partie traite aussi de la découverte de l'autre, du partenaire, mais en passant par celle de la famille qu'il s'agisse des ancêtres, des parents ou de la fratrie.

La troisième partie s'attache au processus lui-même, avec ses exagérations et ses ratés, bref, ce qui fait que l'adolescence est une affaire de temps, temps qui constitue son « remède » essentiel.

La quatrième partie envisage la pathologie de l'adolescence, pathologie comprise comme un avatar, ou au contraire une tentative de rupture du processus.

Dans la cinquième partie, nous abordons certaines réactions des parents, réactions frisant la pathologie parfois, mais aussi ce qui pousse parents et adolescents à faire appel au spécialiste.

La dernière partie, enfin, parle des traitements. Elle explique les différentes méthodes, tente de définir les spécialistes qui sont amenés à voir les adolescents et de dire ce qui peut (ou non) se passer pendant une consultation.

Ce livre est donc destiné aux parents, aux éducateurs, aux enseignants, à tous ceux que l'adolescence concerne, mais il n'est pas interdit aux adolescents qui veulent en savoir plus, ni d'ailleurs aux spécialistes qui, je l'espère, y reconnaîtront leur travail quotidien.

Enfin, les exemples sont nombreux, ils sont bien entendu modifiés pour éviter toute reconnaissance, mais j'espère, en revanche, que les intéressés s'y reconnaîtront et revivront notre travail commun.

I

LA QUESTION DE LA NORME

La question de la norme obsède l'adolescent. C'est tellement vrai que, s'il se trouve différent des autres, s'il s'oppose à son milieu familial, c'est pour réagir contre une norme supposée – celle de la « société », celle de la famille, celle tout simplement « des autres » – et c'est ce qui lui permet de se construire. Comment expliquer aussi son impérieuse nécessité de vivre en groupe, lorsqu'il s'évade de sa famille, sinon par le besoin de s'abriter derrière de nouvelles normes ?

L'explication de cette hantise paraît de prime abord évidente : les modifications corporelles amenées par la *puberté* inquiètent l'adolescent, même s'il est prévenu par l'éducation (qui a pourtant fait d'énormes progrès par rapport aux générations antérieures). Quelles que soient les explications (en particulier la culpabilité inhérente à tout ce qui concerne le sexe), il faut bien convenir que tout ce qui est *nouveau*, et qui de plus touche au corps, est de nature à susciter des inquiétudes.

Denis, lors de sa première pollution nocturne, pense qu'il s'agit d'une émission de pus. Il se croit donc malade mais trouve cette « maladie » survenue au cours d'un rêve érotique suffisamment agréable pour ne pas en parler à ses parents.

Les fantasmes de ce genre sont légion et, comme dans ce court exemple, même si la norme est délibérément ignorée, elle n'en est que plus prégnante. Mais il est d'autres sources d'inquiétudes en rapport avec la norme. En premier lieu, l'image qu'on donne aux autres. Parfois cause de souci dès l'enfance, c'est à l'adolescence que cette image préoccupe le plus. Là aussi, l'explication simple saute aux yeux, mais elle ne suffit pas : l'écart est parfois considérable entre l'image réelle et celle que l'adolescent croit donner de lui. Aussi convient-il de ne pas taxer de narcissique l'adolescent qui s'inquiète de son image.

Il y a enfin, à l'adolescence, une interrogation sur les normes morales particulièrement aiguë. Même s'il ne conteste pas la morale familiale, l'adolescent a besoin de se forger la sienne propre. Pour ce faire, il lui faut comprendre comment s'est construite celle de ses parents. Et, là aussi, il existe un décalage entre ce qu'ils ont transmis à leur enfant et ce qu'ils disent. D'où des motifs multiples d'affrontements, liés le plus souvent à l'angoisse de l'inconnu. En outre, les parents évoluent en fonction du monde environnant et de l'expérience qu'ils acquièrent au contact de leurs enfants. Or l'adolescent va souvent leur reprocher des faits caducs, car survenus au cours de son enfance. Le rôle des parents est, ici, difficile et ingrat. Quant à l'adolescent, il cherche un peu partout de nouvelles normes qui ne sont peut-être pas si nouvelles que ça.

1

Le renouvellement de l'image de soi

Les modifications physiques de la puberté changent notablement l'aspect extérieur de l'adolescent. Leurs conséquences sont de la plus grande importance et expliquent certaines difficultés de l'adolescent.

Plus encore : ces difficultés sont présentes (sous la forme par exemple d'une simple pensée vite oubliée) chez *tous* les adolescents. C'est pourquoi (et ce sera un leitmotiv dans ce livre) la frontière entre le normal et le pathologique est toujours fluctuante et artificielle. Tous les adolescents, en effet, sont confrontés à certains problèmes : la puberté et ses modifications physiques en est l'un des plus importants. Tel adolescent peut le mettre de côté ; il lui faudra cependant le résoudre un jour ou l'autre. Tel autre a du mal à s'en sortir ; l'aide qu'on peut lui apporter à ce moment-là est capitale. Mais cette aide ne peut se faire sans la compréhension en profondeur du phénomène en cause.

On dit que l'adolescent change de *peau*, qu'il est plus ou moins bien dans sa (nouvelle) *peau* ; toutes ces *images* reflètent une réalité. Mais elles ne font que la refléter ! On ne peut s'en tenir en effet à une *réalité*, qui serait celle de l'aspect extérieur, sans se demander aussitôt comment elle est *vécue*. Et c'est là, au moment de la puberté, qu'on s'aperçoit de différences parfois considérables : tel garçon sera fier de se raser, tel autre n'en voudra rien savoir ; telle jeune fille attend avec impatience ses règles, telle autre s'en cache, etc.

Tout dépend, en effet, de la façon dont a été préparée, annoncée, expliquée cette puberté. Et cette façon dépend elle-même des relations parents-enfants avant l'événement en question ! C'est pourquoi mettre l'accent sur l'adolescence est une façon de parler *aussi* de l'enfance, voire de ce qui l'a précédée dans l'histoire des parents, et de parler également de l'état adulte, dans la mesure où certains adultes n'ont toujours pas surmonté leur adolescence. La façon dont les parents vivent eux-mêmes cette puberté, ce qu'ils pensent du fait que leur fils (fille) puisse avoir une vie sexuelle, entre donc en résonance avec ce que vit leur adolescent, c'est-à-dire une *image de soi qui est en train de changer.* Mais, bien entendu, le futur adulte était déjà présent potentiellement dans l'image que les parents avaient de leur enfant. Il ne s'agit donc pas véritablement d'un *changement*, mais d'un *renouvellement.* De plus, il arrive que cette image n'ait pas été consciente, chez les parents, avant que la puberté ne survienne. Ce sont ces faits qui expliquent que l'image de l'adolescent pubère puisse provoquer une sorte de cassure dans les relations des parents avec les enfants. Mais n'anticipons pas.

L'image de soi et le sentiment d'appartenance à un sexe donné

Qu'est-ce que l'image de soi ? Eh bien l'image de soi n'a, si je puis dire, de l'*image* en tant que telle... que l'image. Car il s'agit en effet d'une *idée*. Cette idée comprend, bien sûr, l'aspect physique, mais surtout le *jugement* que porte le sujet sur cet aspect. C'est en cela que cette image n'a qu'un rapport éloigné avec la réalité et, en revanche, toutes les caractéristiques de... l'imagination. Mais cela ne veut pas dire qu'il s'agisse purement et simplement de subjectivité. En effet, cette image de soi s'accroche, d'une part, à la *réalité* (l'aspect physique par exemple) et, d'autre part, à l'*histoire* du sujet.

Julien, par exemple, a l'« impression » que sa croissance s'est arrêtée en seconde quand il avait 15 ans. Actuellement, à 17 ans, il trouve qu'il lui manque un certain nombre de kilos : il trouve que ça ne fait « pas viril ». Au lycée, il n'ose quitter sa veste de peur que ses camarades ne voient ses bras, qu'il trouve trop grêles. Il ajoute qu'il a eu un retard de puberté par rapport à ses camarades.

Cet exemple montre bien ce qu'est l'*image de soi* : il est possible que les bras de Julien soient effectivement trop grêles, mais ce qui serait, chez un autre, un détail, voire un motif de faire de la musculation, paralyse Julien. Il est persuadé que *les autres* vont penser comme lui. Car, en fait, cette image qu'il a de lui est inséparable de l'idée qu'il n'est pas assez viril. Mieux, elle devient le symbole de cette idée, à tel point que l'idée elle-même ne peut plus être discutée : la preuve de l'infériorité est là, dans ces bras trop maigres !

Cette image traduit les problèmes de Julien. Elle ne pourra disparaître que quand son complexe lui-même aura disparu. Elle traduit, en effet, son sentiment d'infériorité, l'impression qu'il a de ne pas être assez « homme ». Ce sentiment est tellement fréquent qu'on peut dire qu'il touche plus ou moins la plupart des garçons au moment de la puberté. Mais, ici, ce sentiment, au lieu d'être simplement pensé et parlé, se fixe dans l'image que Julien croit donner aux autres. Cette image est donc le reflet de son complexe d'infériorité sexuelle. Mais si elle se *révèle* à la puberté, on peut penser qu'elle existait avant et que, petit garçon, Julien avait déjà le sentiment d'être inférieur et d'avoir des bras trop grêles par rapport aux autres garçons. On voit donc que l'image que donne l'enfant est renouvelée à la puberté et que ce renouvellement introduit plus explicitement la sexualité.

On retrouve ici une *analogie* intéressante avec la biologie, avec la différence entre *maturation sexuelle* et *différenciation du sexe*. La différenciation du sexe est génétique, la maturation, c'est-à-dire la puberté, ne fait que confirmer le message des gènes. Ici aussi,

la puberté, et la nouvelle image de soi qui en découle, ne fait que confirmer ce qui était inscrit auparavant. Mais inscrit où et comment ? La détermination *psychologique* du sexe se fait, certes, *en référence* à la biologie, ou plutôt à ce qu'on en voit (l'apparence extérieure, c'est-à-dire les organes génitaux), mais indépendamment d'elle. Pour preuve, en effet, on sait qu'en cas d'indétermination sexuelle, le sexe psychologique dépend non seulement de l'éducation, c'est-à-dire du choix des parents, mais se décide avant l'âge de 3 ans[1]. Il y a donc une détermination psychologique du sexe qui précède de loin la puberté puisqu'elle *a lieu très précocement*. Or, cette détermination ne va pas toujours dans le sens de la biologie. C'est ce qui explique toutes les anomalies dites de l'*identité sexuelle*, et en premier lieu le *transsexualisme*. Il nous faut donc revenir à l'origine de l'image de soi pour comprendre ce qui va être *réactivé* à la puberté.

La genèse de l'image de soi (le stade du miroir). Histoire d'un dédoublement

Le propre de l'homme est non seulement de parler, mais de se reconnaître dans un *miroir*. Comme le langage, cette reconnaissance s'acquiert. C'est le psychologue Henri Wallon qui a décrit le premier ce qu'il a présenté comme un stade : à un certain moment (disons entre 6 et 18 mois) l'enfant se rend compte, en faisant toutes sortes de gestes et de mimiques, que l'image reflétée par le miroir est bien lui. En même temps il se retourne vers sa mère qui confirme, dans la joie partagée, cette découverte qui constitue pour Jacques Lacan l'origine du Moi.

Dès lors l'enfant intègre l'idée qu'il peut se dédoubler, en tout cas qu'il peut se *distinguer* de son image. L'image du miroir, c'est à la fois lui et pas lui : elle le *représente*. Cette image satisfait apparem-

1. Voir p. 29.

ment la maman, et cela est évidemment capital. On voit donc que c'est sur une véritable *image* que va se forger l'*idée* de soi, avec tout ce que l'image peut avoir ensuite de contraignant – comme en témoignent de nombreuses expressions : se conformer à l'image que les autres attendent, conserver coûte que coûte son image de marque, etc.
Ce dédoublement permet aussi à l'enfant de distinguer le dedans du dehors, les sensations venant de l'intérieur de ce qui est apporté par l'autre, la *peau* faisant frontière. On a donc deux images de soi : l'une, externe, pour les autres, l'autre, interne, pour soi. La pensée copie ce modèle, et l'enfant peut distinguer, dès lors, les pensées qu'il garde pour lui de ce qu'il montre à son entourage : le dédoublement de l'image devient, avec le langage, un dédoublement d'avec soi-même.

Le double à l'adolescence : la peur de l'hypocrisie

Ce dédoublement est réactivé à l'adolescence. Réactivé cela veut dire qu'à l'adolescence tout se passe comme si le *changement de peau* qu'implique la *puberté* reproduisait le stade du miroir, et du même coup redivisait la personnalité entre un dedans et un dehors qui posent le problème de la dualité commune à tous. Cette dualité peut être ressentie à l'adolescence comme une hypocrisie intolérable :

> *Éric*, 16 ans, ne supporte pas que son entourage, ou plus exactement les grands-parents, les oncles et tantes, à l'exclusion donc des parents, continue à le considérer comme un gentil garçon. *L'image qu'il leur donne* en effet est toujours celle du petit garçon qu'il était jusqu'à présent pour eux : bien élevé, souriant, prévenant, etc. Il ne le supporte plus, d'une part, parce qu'il n'arrive pas à *changer* cette image qui, littéralement, lui colle à la peau, d'autre part et surtout, parce qu'il se sent *« à l'intérieur » une* sorte de monstre. À l'intérieur, comme il dit, il ressent en effet des désirs

coupables et honteux où se mêlent, toujours pour lui, perversions et inceste, qui se concrétisent par des manifestations masturbatoires dont il se sent coupable. En fait, ces désirs prendront très probablement à l'âge adulte le statut si courant de *fantasmes* et feront donc partie du désir sexuel normal.

Olivier a 17 ans. C'est le troisième d'une fratrie de deux frères et deux sœurs. Il se plaint de ne pas arriver à travailler, alors que – bien entendu – ses facultés intellectuelles sont normales. En fait il développe, parallèlement à l'affection qu'il lui porte, une haine consciente à l'égard de son père qui est en train de quitter sa mère. Il dit qu'il ne peut pas lire parce que, dès qu'il ouvre un livre, ce qu'il lit le renvoie à autre chose. Cet « autre chose », ce sont des pensées à l'égard de son père pour lesquelles il culpabilise : « C'est pas beau, dit-il, ce que je pense. » « D'ailleurs, ajoute-t-il, si vous retirez la *carapace* du dessus, dessous c'est pas jobard. » Ces pensées sont vécues comme étant à *l'intérieur*, alors même qu'*à l'extérieur*, l'ensemble (indissociable) de son aspect physique et de son attitude avec les gens peut continuer à *faire illusion*. C'est cette *division* elle-même qu'Olivier ne supporte pas.

Chez Éric comme chez Olivier, cette réactivation du dédoublement s'explique par le fait que la puberté (qui coïncide pour Olivier avec la séparation de ses parents) réveille des désirs déjà présents pendant l'enfance mais restés latents. Pourtant, comme pour toute pensée autonome, les désirs faisaient déjà partie de l'image d'un *intérieur* caché aux autres. Mais l'*intérieur* étant pour l'enfant le plus souvent confondu avec l'*extérieur, l'image de soi paraissait unifiée*, ne faire qu'une. En effet, dans la mesure où ses désirs sont inactifs, dans la mesure où il satisfait ses parents, l'enfant se perçoit comme *transparent*. D'ailleurs, il est très fréquent que le jeune enfant nie penser autrement que sa mère et non moins fréquent qu'il ne lui cache, sincèrement, rien.
Ensuite survient l'état que Freud a pu appeler *phase de latence*, qui est remis en cause pour l'enfant comme pour les parents par la puberté.

Être bien dans sa nouvelle peau

Pour Éric et pour Olivier, la peau forme une frontière entre *deux* images : l'image de soi interne, cachée, invisible et l'image de soi externe, celle qu'on laisse voir, qu'on exhibe même parfois.
Mais la peau fait aussi frontière entre soi et les autres. Or, cette *frontière* change à la puberté. Il est fréquent à cet âge, par exemple, de ne plus accepter les *contacts physiques* avec les parents, comme si cette peau devenait *électrisée*. C'est qu'il y a un nouveau territoire, ou de nouvelles richesses, à défendre. Mais il est difficile d'ajuster cette défense aux dangers, plus imaginaires que jamais. Dès lors, de deux choses l'une : ou bien cette défense est trop importante et ne laisse plus rien passer, c'est le cas de la *carapace* d'Olivier ou de l'*imperméabilité* d'Éric. Ou bien, au contraire, cette frontière est poreuse, d'autant que la peau elle-même peut être fragilisée par une acné qui attire les regards. C'est le cas de Michel :

> *Michel* recouvre tous les jours son visage de crème qu'il « emprunte » à sa mère. Il ne s'agit donc pas, à proprement parler, d'un traitement mais d'une couche de protection supplémentaire qui vise, dans son esprit, à le protéger des autres. N'a-t-il pas l'impression constante que tout le monde le regarde ? Ce « tout le monde », ce sont les filles, bien sûr, qui lui déclarent un jour « qu'il n'a rien dans la culotte » ; ce qui d'ailleurs ne l'affecte pas plus que cela, car il y voit plutôt une provocation. Il n'empêche que, lui aussi, comme Julien, se sent « complexé ». Son complexe, d'après lui, est « physique » : « Je n'ai pas les épaules larges et je ne me tiens pas droit. » Comme pour Julien, le sentiment d'infériorité sexuelle se « fixe » temporairement sur l'aspect de la musculature.

Michel change de peau, mais pour lui comme pour beaucoup d'autres, sa nouvelle peau est transparente : loin de protéger comme devrait le faire toute peau, elle expose aux regards ; tout

se passe comme si elle était une mince pellicule transparente qui met en évidence ce qu'il y a dessous. Or, qu'y a-t-il dessous ? Il y a tout ce qu'on voudrait cacher et qui paraît sale parce que le désir sexuel est toujours associé chez l'homme au sentiment de culpabilité.

L'amour de soi ou le « narcissisme » adolescent : de l'esthétique à l'angoisse

Il est parfois difficile – le cas de Michel en est l'illustration – de savoir si les inquiétudes de l'adolescent pour sa peau relèvent d'une exagération morbide ou d'un amour immodéré de son image. D'autant que l'un n'empêche pas l'autre ! Voilà en tout cas un signe qui, au pire, frôle le pathologique et, au mieux, immobilise pendant de longues minutes la salle de bains familiale !

La contemplation de son visage dans la glace, en effet, caricature la réactivation de ce stade du miroir à l'adolescence. Cette contemplation prend souvent pour prétexte l'observation « minutieuse » de l'apparition du duvet pubère ou des comédons séborrhéiques. Parfois, c'est sans complexe, voire même dans des accoutrements variés, et avec une grande complaisance que l'adolescent des deux sexes s'exhibe devant la glace. (Disons ici, au passage, qu'une courte phase de *transvestisme*, au cours de laquelle le garçon se déguise avec les habits de sa mère, est beaucoup plus fréquente qu'on ne le croit à l'adolescence et ne doit pas être dramatisée.)

C'est qu'il s'agit pour l'adolescent d'abord d'*accepter* mais aussi d'aimer cette nouvelle image de soi. L'amour de soi, par opposition à l'amour des autres, a été décrit par Freud sous le nom de *narcissisme* en empruntant ce terme à la mythologie grecque. Narcisse est ce héros qui méprise l'amour. Ayant refusé l'amour de la nymphe Écho, il est condamné par la déesse Némésis à mourir. En contemplant son visage dans une source, il tombe

amoureux de son image, se laisse mourir d'inanition puis est transformé en la fleur du même nom.
En contemplant son image, l'adolescent opère, comme les cinéastes, une sorte d'*arrêt sur image*. Il tente, en quelque sorte, d'arrêter le temps qui le conduit inexorablement vers l'état adulte. Ce faisant, il cherche aussi à retrouver l'image de son enfance, c'est-à-dire en somme à aller au-delà de cette peau qui lui barre le chemin du passé. D'où des comportements inquiétants :

> *Simon* se trouve mal dans sa peau, celle d'un adolescent appartenant à une grande famille juive dont les parents s'effacent devant l'importance des grands-parents. Simon a des problèmes scolaires mêlés à des préoccupations sexuelles. Un jour il a cru qu'il devenait fou : il s'est regardé dans la glace plus d'une demi-heure et a cru qu'il ne pourrait en détacher son regard. « J'en ai encore des frissons dans le dos », dit-il, maintenant que cette angoisse est passée.

Ce genre d'expérience, fréquente sous des formes variables, correspond donc à un questionnement sans fin sur le thème du « qui suis-je ? » et peut parfois faire vaciller, comme pour Simon, les repères de l'identité, d'où cette angoisse très particulière sur laquelle j'insisterai plus loin. Elle pourrait être inquiétante si elle se répétait. Elle a pourtant un *sens* rassurant : l'adolescent se demande à travers la contemplation de lui-même, ou plutôt de sa nouvelle enveloppe, ce qu'elle contient : le monde infantile certes, mais aussi le passé et les promesses qu'il contenait.
Ces considérations rendront indulgents, je l'espère, les parents qui s'irritent des préoccupations jugées futiles de leur adolescent(e) aux prises avec sa petite personne comme on dit. Car on pourrait, à leur sujet, reprendre le mot de Cocteau : « Ce qu'ils ont de plus profond c'est leur peau. »

> *Benjamin* illustre bien en quoi le narcissisme compense une tare originelle supposée. La puberté l'a surpris en vacances de façon

incongrue : il a pris un premier poil pubien pour une araignée ! De même, la première pollution le surprend tellement qu'il appelle son père au secours. « J'attribue trop d'importance à mon corps », dit-il. Les filles lui disent qu'il a de beaux yeux. Et il se demande comment, avec un si beau physique, il a des problèmes avec elles. De la même façon, *Claude*, quand il se regarde dans la glace, se parle à lui-même : « Tu es beau, qu'est-ce qu'elles ont toutes à ne pas vouloir de toi ! »

Il est clair ici que la *valorisation* esthétique supplée la faille sexuelle. Car c'est de cela qu'il s'agit chez tous ces garçons que j'ai pris en exemple. Comment vont-ils, en effet, tenir leur rôle sexué ? Satisfaire les femmes ? Épater les copains dans une conformité qui sent parfois le conformisme ? Les filles ne sont bien entendu pas épargnées, quoique différemment. Chez elles, la valorisation esthétique joue son rôle au maximum et elle risque parfois de masquer, si elles sont très belles, des problèmes plus profonds. Il est certain, par exemple, que la traditionnelle passivité assignée à la femme dans le jeu social des relations amoureuses peut parfois rendre son désir moins évident. De toute façon, le mécanisme de réactivation de l'image de soi est évidemment le même et peut, chez la fille comme chez le garçon, devenir douloureux.
C'est ainsi qu'une entité au nom bizarre – la dysmorphophobie, qui signifie : la peur de présenter une anomalie morphologique – peut atteindre des proportions importantes à l'adolescence. Nous en avons vu un exemple chez le garçon, avec les « bras grêles » de Julien. En voici un autre chez la fille :

Claire est une jeune métisse très belle. Elle a une histoire compliquée. Sa mère, paysanne, l'a eue avec un Antillais qu'elle n'a pratiquement pas connu. Claire n'a donc de son père, à défaut du nom, que la couleur de la peau. Ses premières relations avec les garçons sont difficiles. Elle a beaucoup maigri, à la suite d'une déception amoureuse. Cet amaigrissement (dû en fait à une perte d'appétit) a entraîné au niveau du sein droit une très légère